

# Muris ‘Awwad, au maquis de la langue libanaise

**Indocile et clandestin, Muris ‘Awwad écrit, publie, traduit et infiltre de son chant l’oralité de chaque jour. Il vit de langue libanaise qui est son lien ombilical avec la poésie.**

Par Ritta BADDOURA

2011 - 01

Muris ‘Awwad, né en 1934, est probablement, parmi les poètes contemporains écrivant en libanais, le plus atypique et le mieux méconnu. Grand absent des anthologies de littérature libanaise et des programmes académiques, ses écrits sont quasi inaccessibles. Certes, le fait qu’il les imprime et les distribue lui-même en est une cause majeure, une autre serait que pour lui, l’arabe littéraire est une « langue morte, langue du désert qui ne produit plus de chefs-d’œuvre ». Selon Bawardi, ‘Awwad est un outsider de la scène littéraire libanaise. L’alternative qu’il propose à l’arabe standard aurait suscité un déni lié au rejet par ‘Awwad de l’héritage arabe islamique et à sa volonté de faire reconnaître la particularité libanaise imbibée de phénicisme et de maronitisme. Dès ses débuts, le poète refuse l’arabe littéraire et suit les pas de Saïd Akl duquel il se détournera, lui reprochant son opportunisme. ‘Awwad se considère comme un poète national et voit dans la langue libanaise une échappée rédemptrice pour une civilisation gagnée par la déchéance.

À côté de nombreux inédits, Muris ‘Awwad a publié entre 1963 et 2010, une trentaine d’ouvrages – poésie, roman, théâtre, essais et littérature enfantine, laquelle occupe une place de choix dans son écriture. N’oublions pas les textes non signés, intégrés en catimini dans le folklore libanais, comme la célèbre Hesli Berbara, écrite avec Rumiyyu Lahhud, entonnée à la fête de la Sainte-Barbe comme si elle était vieille de mille ans. ‘Awwad a relevé la gageure de traduire de grandes œuvres vers le libanais notamment *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry, l’Évangile, ou l’Apocalypse selon saint Jean. Il a apporté dans sa notation du libanais des modifications à l’orthographe, a allégé la langue et s’est distingué par ses néologismes, le plus souvent à fonction affective. Volubile, prolifique, méticuleux et exigeant, ‘Awwad va jusqu’à corriger une dizaine de fois son texte avant sa publication et passe un long moment à peaufiner et personnaliser au crayon mine la dédicace qu’il fait à son lecteur.

« Ma main est trempée dans la langue libanaise comme un embryon dans l’utérus de sa mère. (...) Je pense et j’écris en libanais. C’est aussi le battement de mon cœur, le timbre de mon cœur, même mon goût, ma salive, mes soupirs. Tout en moi n’est que libanais je suis poète le jour et la nuit. Du matin jusqu’au lendemain matin, 24 heures sur Maurice. (...) Poussez-vous, faites de la place. Le temps de la langue libanaise est venu et je suis venu ! »

Les éditions Geuthner font à l'œuvre de 'Awwad une place inédite avec cette belle publication. L'ouvrage se compose de textes – fac-similés des originaux –, traductions en français et polonais, et essais issus de recherches dans la littérature et la dialectologie libanaises, réalisées à Beyrouth, Cracovie, Haïfa, Paris et Trieste par divers poètes, chercheurs et traducteurs. Le livre inclut un enregistrement de la voix du poète disant son autobiographie puis quelques-uns de ses poèmes en libanais dont les traductions vers le français sont de Monique Polliti et Élie Kallas. On pourrait reprocher à ces traductions d'être très structurées, dans une emphase et une tournure rappelant plutôt des traductions de l'arabe littéraire standard dans la mesure où elles peinent à préserver la spontanéité, l'audace et la fraîcheur savoureuse et pudique des vers en libanais.

L'écriture de Muris 'Awwad est celle de l'oralité, parole sincère en effusion. Elle traverse le sensoriel et la musique du parler de tous les jours et de toutes les nuits, lesquels se trouvent gommés et disciplinés par l'arabe littéraire plus guttural. Par ce gommage, c'est toute une façon d'être et de ressentir qui passe sous silence. Les textes de 'Awwad portent à fleur de peau la texture imaginaire et concrète du libanais. Cette langue a du sauvage, de l'innocent, de la câlinerie, de la rondeur, de la noblesse et du culot. C'est une langue entretenant un rapport étroit avec l'émotionnel et le sensuel et la lire ainsi, en tant que littérature, est troublant et signifiant : la langue s'adresse ici directement au désir, à la honte, à l'enfance et surtout à la vérité du ressenti et du pensé. Ce décalage entre dialecte libanais et arabe littéraire semble plus ample et violent que celui existant par exemple entre le français oral (non l'argot) et celui littéraire, ou l'anglais parlé et celui écrit, et met en relief les caractéristiques linguistiques et symboliques propres à notre culture. Est-ce pour cela ou pour la prépondérance des variations autour de l'orgasme dans le champ lexical de 'Awwad que le jouissif innerve le lecteur parcourant ses lignes ? Le poète cultive une langue vernaculaire haute en tactile et élans insolents, brodée d'un érotisme vif, porteuse de nos paradoxes libanais bien mieux que toutes langues parlées en ce pays. Sa volupté sonore est solaire, sans complexes intellectuels ou moraux, et son écoute de la sensibilité féminine est affinée.

« Pour ce Dieu qui/ entre tes yeux/ règne/ Le mouvement de tes pieds, ton sein cloîtré/ Que ma main gauche comme ceinture te ceigne/ Et ma main droite s'emploie à te scruter/ à explorer point par point tes vêtements/ Jusqu'à ce que les portes du ciel librement/ S'ouvrent, neige tombe, Sanctus tu te mettes à crier/ (...) Une marque d'amour et que ton sein affolé/ Fonce sur moi comme un paon échappé. »

Muris 'Awwad est épris de dialogue : les personnages dans ses ouvrages se parlent, donnent à entendre leur for intérieur, ce qui confère à ses écrits une dimension théâtrale. Il est aussi un penseur posant son regard sur le socioculturel en ses diverses grandeurs – éthiques, religieuses, artistiques... Poète du maquis, clandestin paisible de l'autre côté de la marge littéraire, il est fort d'une longue démarche associant loyalement poésie, langue libanaise et être. Il cultiverait les narcisses du poète dans l'anonymat, phénomène rare chez les artistes. Il trouve l'extase dans l'onomatopée des instants et la possibilité inouïe d'étendre le dialecte libanais au territoire de la littérature écrite. En recueillant ce que

seule l'oralité sait exprimer, il veille à la poussée des vers et les partage comme pain et jasmin. Son humour inconditionnel crée un jardin de signes qui ne se donne qu'avec tendresse et liberté.